

tre coin: un piteriak se devait pour aller de la gare jusqu'au village des parents, et y'avait bien trente verstes, de prendre в тарантасе на папе с бубенцами. Arriver en carriole tirée par un seul cheval ou pire venir à pied, était totalement inconcevable. S'il ne réussissait pas à rassembler les liards pour la location de deux malheureux canassons et d'une guimbarde, le Piteriak ne se décidait pas à venir au village - l'humiliation. Les parents brûleront de honte devant les voisins vu que n'importe quel piteriakov qui ne pouvait se payer un tel luxe était systématiquement considéré par le village comme un incorrigible fainéant ou bien comme un poivrot.

Cet été, comme les étés suivants, suivant la volonté du grand-père, mon père est venu avec ma mère en hôte au village. C'étaient pour moi des années particulièrement heureuses. On attachait le panier à l'arrière de la voiture, alors qu'à l'avant on mettait les balles et ballots remplis de pitance petersbourgeoise, moi je m'asseyais sur les genoux de mon père ou de ma mère et on partait pour un voyage merveilleux, comme il me semblait alors.

Le postillon embauché à la station Cheksna ne poussait pas particulièrement ses chevaux, que ce soit à travers champs comme dans les bois, on avançait presque comme en marchant. Mais voilà le village, et notre cocher active, tant par son attitude que au travers des chevaux, un semblant de charge au galop. L'approche du village se fait avec fracas sous le son des grelots et avec la plus grande des vitesses, la traversée du village se fait à plus grande vitesse encore. Les gamins du village ayant entendu le tintement des grelots et de la clochette, accourent pour ouvrir la portière, alors que ma mère ou mon père lancent à la marmaille rassemblée devant la voiture des баранки en récompense. Aussi étrange que ça puisse paraître, les craquelins dans nos régions étaient considérés comme des friandises à égalité avec les bonbons et le pain d'épices. Ainsi, je n'ai jamais vu les Piteriaki concéder aux gamins autre chose que des craquelins secs de dernière catégorie. Et voilà que nous arrivons à Fominskoïe. Les grelots ont déjà prévenus de l'arrivée des питеряки, et à notre rencontre jaillissent de l'isba le grand-père, la grand-mère et les oncles. On m'attrape dans les bras et on me porte dans le fameux пятиятиенок. Père et mère sortent leurs maigres présents et les remettent aux frères et à la sœur, quand au grand-père, mon père lui remet victorieusement une десятку, parfois deux. Nous, ou plutôt mon père et ma mère, régalaons la fratrie villageoise des mêmes craquelins et, va savoir pourquoi à chaque fois avec du hareng. Visiblement il était impossible de trouver du hareng au village. Je me souviens même que les conversations sur l'achat du hareng et sur sa conservation commençaient entre mon père et ma mère longtemps avant le voyage au village. La question soulevée et discutée n'était pas de savoir avec quel argent les acheter, ni lesquels acheter, mais comment les emballer, les conserver et les acheminer. Visiblement les discussions au sujet des harengs éloignaient père et mère des soucis ménagers de la ville pour le sentiment joyeux de libération des névroses petersbourgeoises ressenti lors des voyages à la campagne. Plus tard cette question des harengs se réglait plus simplement car sont apparus à la vente des tonnelets de harengs de dix-douze livres. Bien sûr on mettait à table de la vodka, et parfois apparaissait aussi à table un bout de saucisson apporté de la ville et découpé en fines tranches chez le marchand. Moi, on me régalaît avec toujours le même oeuf et à nouveau avec le sobriquet tendre de коминец. On mettait sur la table un énorme samovar, dans lequel, enveloppés dans un torchon, cuisaient les oeufs.